

langue spéciale et sa religion dominante, jadis persécutrice, vestige d'une politique très ancienne, qui allait chercher au dehors des appuis financiers, militaires, l'Albanie semble encore à ses voisins, à l'Europe pacifique, une énigme inquiète et inquiétante.

Quand on traverse ce pays sauvage, aux gorges profondes et grises, surmontées de vertes sapinières, que dominent les pics bleutés ou blancs des « Saphirs » ou des « Chimères », on croise le berger qui pâit ses moutons et ses chèvres, ceint de la cartouchière et armé de son fusil.

La liberté se défend, les armes à la main, contre l'envahisseur. Elle paraît moins menacée contre une pénétration tenace, qui n'utilise comme cavalerie que la cavalerie de Saint-Georges. Le sentiment de l'unité albanaise est vivace, et l'entretiennent les nombreux « Foyers », les écoles, les clubs, fondés par les « Américains », les Albanais enrichis de retour du Nouveau Monde. Mais ce patriotisme n'a pas encore, comme dans les autres mondes balkaniques, dissocié, pour les unir dans un plus compact mélange, les cellules de la patrie, les clans albanais, les *fiss*.

L'Albanie ne fut jamais une puissance indépendante. L'unité albanaise repose sur une langue commune, parlée de Shkodra (Scutari) à Kortcha (Koritsa), sur des traditions anciennes de défense, qui datent de Skander beg, sur un isolement relatif parmi les peuples balkaniques, entre les marais de ses côtes et les murailles montagneuses, qui barrent les routes de Vieille Serbie, de Macédoine et d'Épire. Mais, seule de tous les États balkaniques, l'Albanie ne possède pas de routes vitales unitaires. La Grèce a la mer, la Yougoslavie la